

« Être toujours vigilants sans tomber dans la caricature »

Didier Desormeaux, rédacteur en chef, responsable de la formation des journalistes à *France 3*, co-auteur avec Brigitte Besse de *Construire le reportage télévisé*, Paris : Victoires-Éditions, 2005

Guy Lochard – *Les violences urbaines intervenues en France en novembre 2005 ont mis à l'ordre du jour de l'agenda politique et institutionnel la question de la représentativité (proportionnalité dans les effectifs professionnels) et de la représentation (mode de traitement dans les programmes) des « minorités visibles » à la télévision. Cette situation vous interpelle en tant que journaliste et en tant que formateur. Comment l'expliquez-vous ? Traduit-elle seulement une situation observable dans d'autres secteurs d'activités et de formation ou est-elle imputable à des facteurs propres au système télévisuel ?*

Didier Desormeaux – On peut dire que cette question n'est que la conséquence d'une situation qui caractérise le traitement de l'information en France. En fait, l'« apparition » des interlocuteurs qui font le casting d'un reportage est le résultat d'une pratique consistant à répondre ou à solliciter au plus vite les sources d'information les plus efficaces. Ce phénomène a connu une mutation historique en une vingtaine d'années. Auparavant, le Journal télévisé ne laissait principalement apparaître que les « officiels » patentés. En 1981, la télévision et son personnel ont changé. Il y a eu la volonté manifeste de diversifier les sources d'information et de donner un plus large accès à tous les acteurs de la société. Mi et fin 1980, la caméra Betacam a permis aux équipes de reportage qui se sont considérablement réduites (jusqu'au « *one man band* », c'est-à-dire le journaliste qui tourne seul) d'accéder à de nouveaux acteurs de l'actualité. Des reportages de nuit ont été tournés, des thèmes de société autrefois occultés ont été abordés comme la prostitution, les sans-abri, etc. Cette mise en image de la société a fait illusion. Nous

aurions pu croire en effet que le journal devenait le fidèle reflet de la société française. Mais ce serait oublier que simultanément les acteurs les plus « doués » de la société ont compris quel parti ils pouvaient tirer de cette évolution. Ainsi de nouveaux interlocuteurs, autrefois exclus il est vrai de la télévision héritière de de Gaulle, ont bien compris comment produire des messages. Les syndicalistes agricoles, comme les représentants des chambres de commerce, les scientifiques comme les policiers, bref tous ceux qui se cherchent ou ont une légitimité ont peuplé les écrans de la télévision locale, régionale et nationale. De fait, ceux qui ne maîtrisent pas les mécanismes de l'accès au JT se sont retrouvés exclus et ce d'autant plus que l'accélération du traitement de l'information (notamment avec la numérisation de la chaîne de production fin des années 1990 et début 2000) a même fait apparaître une nouvelle pratique journalistique dénommée « le journalisme de *desk* ». Il consiste à envoyer des collecteurs d'images et de son (les cameramans) qui alimentent des confrères installés dans les *newsrooms*. Ces derniers ne font que remonter et démonter les éléments pour produire des journaux télévisés. L'aboutissement de ce dispositif est atteint avec la création des chaînes « tout info ». Ce type de production fait insensiblement glisser la notion de traitement de l'information vers la notion de gestion de l'information. Il faut donc être prudent quand on affirme qu'il faut une représentation à l'écran de la société dans sa diversité. Il ne suffit pas de « gérer » l'extrémité de la chaîne de production, c'est-à-dire la présentation des informations qui occulterait un *process* de production très fragilisé souvent responsable de ces « oublis ». Ainsi, en changeant le « look » des présentateurs qui sont la figure

Didier Desormeux

« Être toujours vigilants sans tomber dans la caricature »

de proue de la *newsroom*, on pourrait faire croire que ce journal-là parle de la vraie société. S'il est exact qu'il faut absolument qu'il n'y ait aucune discrimination pour choisir les reporters et les présentateurs, il ne faut pas penser que ce changement de casting suffira à calmer la société malade de cette représentation inégale. Il faut sans cesse réaffirmer la posture du journaliste pour qu'il soit réellement le témoin de son temps et de la société. Qu'il soit vigilant pour déjouer tous les stratagèmes de plus en plus sophistiqués pour l'attirer sur de pseudo-événements qui le détournent des vrais enjeux.

Guy Lochard – *Comment peut-on remédier à la situation, observable aujourd'hui à la télévision française, de sous-représentation de professionnels issus de « minorités visibles » ? En tant que journaliste de service public, pensez-vous qu'il faut aller dans le sens d'une politique de rattrapage volontariste, de quotas ou que, comme on le dit traditionnellement « seules les qualités professionnelles doivent primer » ?*

Didier Desormeux – À notre niveau, nous intégrons beaucoup de journalistes aux parcours très diversifiés. L'expérience autant que la formation initiale nous semblent de bons critères. Depuis quelques mois, la Direction des ressources humaines de France 3 a une politique volontariste de stages en alternance pour que les jeunes apprentis journalistes accèdent aux métiers sans être pénalisés par leurs origines sociales. Il faut (tout simplement) réaffirmer une ligne éditoriale forte à destination de tous les professionnels de l'information pour qu'ils soient soucieux et responsables de leurs productions. C'est ce que nous faisons en formation continue des journalistes. À chaque étape de leurs parcours professionnels, ils doivent s'interroger sur leurs capacités à traiter les événements sans être victimes de modes, de rumeurs, d'influences ou de pressions. Le visionnage critique est indispensable dans ce cadre-là pour avoir un regard distancié. Nous l'organisons dans toutes les entités de production d'informations comme c'est d'ailleurs le cas maintenant à la BBC en Grande-Bretagne ou à l'ARD en Allemagne.

Guy Lochard – *En tant que formateur, pensez-vous que des mesures devraient intervenir en amont, dans les cursus d'accès aux écoles spécialisés ou encore dans les modalités de concours ?*

Didier Désormeaux – En ce moment, tout le monde est conscient du problème. Là aussi la « reproduction » est forte et les écoles font des efforts de rééquilibrage que nous soutenons, d'autant qu'à France 3 nous pratiquons principalement le journalisme de proximité et les équipes doivent avoir une bonne connaissance de la réalité pour être au plus près des événements.

Guy Lochard – *Que constatez-vous dans la trajectoire des étudiants issus des « minorités visibles » que vous avez eues sous votre responsabilité ? Avez-vous parfois le sentiment que certains avaient été pénalisés du fait de leurs attributs visibles et patronymiques ? Peut-on relever une évolution depuis peu ?*

Didier Desormeux – En termes d'accès aux événements, il y a aujourd'hui une plus grande sensibilisation sur l'origine des journalistes. Un confrère, ou une consœur, issu(e) de l'immigration peut sans doute être mieux à même de traiter la « question des banlieues », mais il ne s'agit pas d'une démarche systématique. Celle-ci serait très réductrice, notamment pour les confrères originaires des quartiers dits « difficiles » qui ne feraient plus que les émeutes...

Guy Lochard – *Le formateur que vous êtes ne peut pas être insensible à la question de la « mise en représentation » cette fois des « minorités visibles » dans les productions des journalistes et donc des phénomènes, conscients ou non, de risques de reproduction voire de renforcement de stéréotypes ? Quelles démarches, au plan pédagogique, développez-vous dans cette direction ? Sur quels points précis portent-elles au plan du commentaire (dénominations, etc.) et de l'image (type de plans, etc.) ?*

Didier Desormeux : Si l'on se place d'abord du côté de la mise en images, on peut en effet s'interroger sur l'esthétique de la représentation des minorités visibles. Y a-t-il

« Être toujours vigilants sans tomber dans la caricature »

Didier Desormeux

une approche de tournage particulière pour ce type de thème ? Nous pouvons noter des manières de faire qui sont caractéristiques de sujets comme « la sécurité ». Dans cet exemple, les tics de prise de vue sont connus au point d'avoir été caricaturés dans des émissions satiriques. Caméra à l'épaule, le JRI (Journaliste reporter d'images) suit le travail de la Brigade anti-criminalité dans la posture de l'accompagnant du policier. Dans la voiture comme dans la rue, la caméra enregistre le travail d'intervention à hauteur d'homme. Le procédé de la caméra portée nous entraîne au-delà de la description et nous place dans une position subjective, qui ne révèle que le point de vue de la police ; les « autres » sont parfois « floutés » pour bien signifier que si le caméraman accompagne la police, il n'est pas, pour autant, un auxiliaire de la police...

En termes de valeurs de plans, les cadrages sont souvent larges, ce qui accentue l'aspect inquiétant de ces individus aux contours indéfinis. Pour faire des plans rapprochés, le journaliste caméraman va chercher des détails souvent symboliques pour appuyer le propos du reportage : gros plan sur les baskets, sur les casquettes, de dos, etc. Ainsi, une panoplie stéréotypée se construit et fixe une sorte de portrait-robot par fragments. Ces « minorités menaçantes » ont une double apparence : elles sont présentées de loin, parfois de la portière de la voiture de police ou de celle de reportage et de près, elles sont « floutées » pour être rendues méconnaissables. Dans ce type de reportages, il y a peu de cadrages posés en plans moyens comme dans les situations classiques. Durant les interviews, l'identité est souvent tronquée. Sauf s'il y a demande expresse, la règle est de mentionner le nom et le prénom. En effet, il faut éviter que les interlocuteurs voient disparaître leurs noms quand ils sont interviewés et ne soient plus désignés que par leurs prénoms... De la même manière, l'environnement de l'interview ou du plateau extérieur va beaucoup jouer. Habituellement il y a une continuité entre le propos et le *background* de l'interviewé ou du journaliste en extérieur. Dans la formation initiale comme dans les visionnages critiques, nous insistons pour que cette concordance entre l'interviewé, le journaliste et/ou l'arrière-plan évite des contradictions trop flagrantes à « l'œil ». Cependant cette recommandation de bon sens peut paraître excessive dans

d'autres situations. Faut-il une mosquée en arrière-plan lors d'un micro-trottoir d'un jeune Beur, un cocotier derrière un Black ou une enseigne de cuisine derrière un Lyonnais ? Il ne faut pas que les journalistes cameramans comme les rédacteurs exagèrent leurs images au-delà de la pertinence nécessaire du plan.

En ce qui concerne le commentaire sur images, la configuration est à peu près la même. Le journaliste va chercher à renforcer son texte par une image qui va aller dans le sens de son propos. Prenons l'actualité liée à l'international : à défaut d'avoir les vraies images des trafiquants de drogue par exemple, le commentaire *off* va être « illustré » par des images générales, ou des images d'archives qui vont représenter « le trafic » ou « le commerce illégal ». Ainsi sans réfléchir et pour aller vite, ce seront des vues du quartier chinois, ou de Barbès qui seront montées... Alors que l'actualité devient de plus en plus difficile à montrer, une imagerie se construit associant thèmes angoissants et/ou menaçants et une population qui est souvent éloignée du profil traditionnel européen.

Guy Lochard – Le traitement de la « question des banlieues » a, du fait des critiques qu'il a suscitées dans les années 1990, été l'objet de réflexions à l'intérieur des rédactions de FR3 en particulier et ceci pour aller précisément dans le sens d'un dépassement des traitements aux effets pénalisants tant sur les personnes que sur les lieux ? Pouvez-vous les évoquer ?

Didier Desormeux – Être toujours vigilants sans tomber dans la caricature. Un moyen simple consiste à réhabiliter les genres journalistiques à la télévision. En d'autres termes, il faut restituer les écritures qui permettent d'avoir un traitement plus fin de l'actualité : éviter le reportage fourre-tout et compléter un reportage, avec un angle précis et clair, par un dossier, par une chronique, etc. C'est une bonne formule qui atténue les effets réducteurs de la télévision. Le téléspectateur est davantage respecté dans le sens où il comprend mieux les informations qui lui sont livrées. Il fait la différence entre un témoignage, un contexte, un enjeu, grâce à ces procédés d'écriture classique d'usage en presse écrite.

Didier Desormeux

« Être toujours vigilants sans tomber dans la caricature »

Guy Lochard – *Vous êtes en ce moment responsable d'actions de formation dans la région de l'ex-Yougoslavie où ce phénomène de rejet de l'autre s'est posé et se pose encore avec une très grande acuité. Là aussi quelles démarches de sensibilisation et de formation ont-elles été mises en œuvre ?*

Didier Desormeux – Depuis douze ans, France 3 travaille dans le Sud-Est européen à la formation des journalistes des grandes chaînes nationales et des petites télévisions qui diffusent les programmes des minorités ethniques. Plus de huit cents journalistes ont ainsi été formés à nos côtés et aux côtés de la BBC et de l'ARD puisqu'il s'agit d'une mise en commun de nos moyens humains et techniques de formation dans le cadre du Circom (Associations européennes des télévisions régionales). Nos amis formateurs britanniques sont très vigilants sur le respect du vocabulaire. Il est vrai que la haine a été alimentée par des glissements sémantiques redoutables aux effets désastreux. Ainsi, lors du conflit, les « amis de la colline d'en face » sont devenus « ceux d'à-côté », puis « ces Bosniaques », puis « ces étrangers » et ainsi de suite, jusqu'aux qualificatifs injurieux. Il a fallu remettre le vocabulaire à

l'endroit et expliquer aux journalistes de la région la responsabilité qu'ils avaient, surtout quand la télévision devient le vecteur unique de l'information. Il faut être vigilant : ces télévisions sont engagées dans des « constructions » d'identités nationales, elles ont tendance à ne donner la parole qu'à ceux qui ont une position officielle. Face à cette question, les journalistes-formateurs allemands sont très attentifs au recoupement des sources d'informations. Les formateurs français sont très sensibles aux images. Cela peut paraître banal de dire ça mais souvent ces télévisions méprisent la qualité de l'image que ce soit au tournage ou au montage. Nous expliquons que les situations quand elles sont bien tournées peuvent tout aussi bien informer le téléspectateur à condition qu'elles respectent la réalité. C'est pourquoi nous insistons auprès de nos confrères des Balkans et des pays limitrophes pour qu'ils laissent vivre leurs images. La culture du discours-commentaire est redoutable, elle gomme et anéantit toutes les subtilités de la société, la diversité de sa composition. Pour nous journalistes-formateurs, il existe une véritable esthétique du tournage et de la construction du reportage qui peut révéler la vie de sociétés aussi diversifiées que le sont celles des États de l'ex-Yougoslavie.